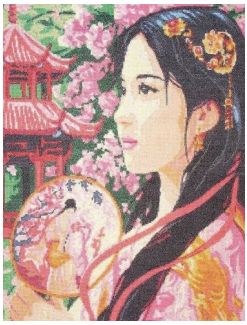
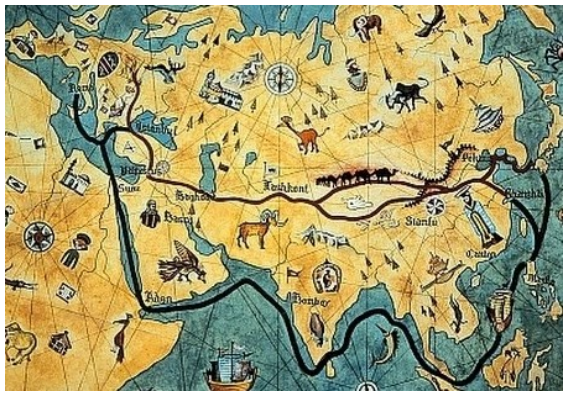


Un jour, il y a plus de quatre mille ans, une princesse chinoise du nom de Si-Ling-Chi, jeune épouse de l'empereur Huang-Ti, assise au pied d'un mûrier rêvait en buvant une tasse de thé. Un cocon blanc tomba soudain dans la tasse. La princesse, amusée, essaya d'attraper la petite boule qui flottait sur le thé et fut émerveillée d'en dérouler un fil d'une incroyable douceur. Elle appela ses servantes et elles grimpèrent dans le mûrier où elles découvrirent d'autres cocons semblables au premier. De grands papillons blancs s'échappaient de ces cocons et se mettaient à pondre des œufs qui, peu de temps après, se transformaient en vers se précipitant sur les feuilles du mûrier pour les dévorer à belles dents. Après un repas sans fin car il faut avoir vu au moins une fois l'insatiable voracité avec

laquelle Bombyx mori se précipite sur sa pitance, les vers à soie filaient leur cocon et s'y enfermaient. Bien à l'abri ils allaient se transformer encore, d'abord en chrysalide puis en papillon qui allait pondre afin que le cycle recommence. La princesse venait de découvrir la soie. Et le secret de l'élevage de Bombyx mori le ver à soie sera jalousement gardé à l'intérieur de la Chine durant plusieurs siècles. Pendant tout ce temps, les merveilleuses étoffes de soie parviendront en Europe par les fameuses routes de la soie. Ce n'est que vers l'an 500 que l'empereur Justinien envoya en Chine deux moines qui rapportèrent à Byzance quelques graines de soie (c'est ainsi qu'on nomme les œufs de Bombyx mori) cachées au creux de leur canne de bambou.



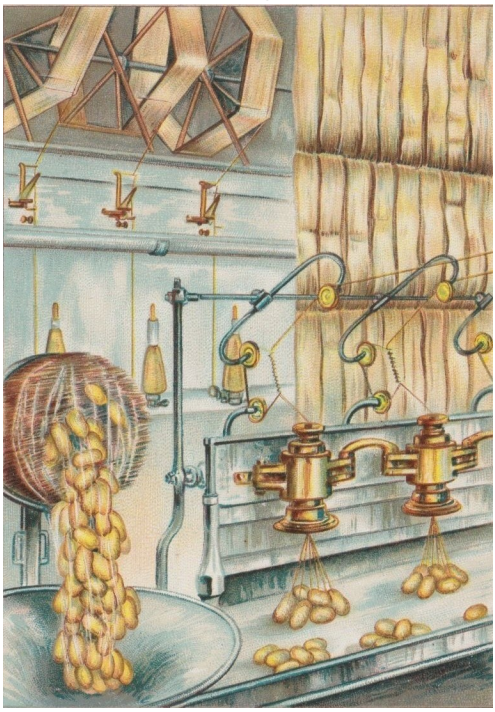
Bombyx Mori, le ver à soie domestiqué par l'homme est une exception. On ne l'élève pas, on l'éduque. On ne parle donc pas d'élevage du ver à soie mais d'éducation. Parmi toutes les fibres textiles la soie est une fibre animale, au même titre que la laine (de mouton, d'agneau, de chèvre ou de lama). Les œufs du Bombyx mori sont appelés graines. Le cycle de vie du ver à soie passe par quatre stades : graine (œuf) - larve (ver) - chrysalide (dans le cocon) - papillon (de nuit). Au cours de sa vie qui dure environ un mois, le ver à soie changera quatre fois de peau et verra son poids de naissance multiplié par dix mille! En comparaison, un nourrisson de trois kilos atteindrait trente tonnes et

mesurerait douze mètres de haut ! Après avoir dévoré une quantité gigantesque de feuilles de mûrier, il cesse de manger et s'accroche à un rameau de bruyère par la bave ou fil de soie qui sort de son orifice buccal. Il s'enferme alors dans le cocon de soie qu'il fabrique avec ce fil mesurant plus d'un kilomètre de long. Au bout de trois jours, le ver se métamorphose en chrysalide à l'intérieur de son cocon. Dix jours plus tard, la chrysalide devient papillon qui pour sortir de son cocon secrétera une salive alcaline qui dissoudra la matière à une extrémité de celui-ci.

FILATURE DE LA SOIE GRÈGE

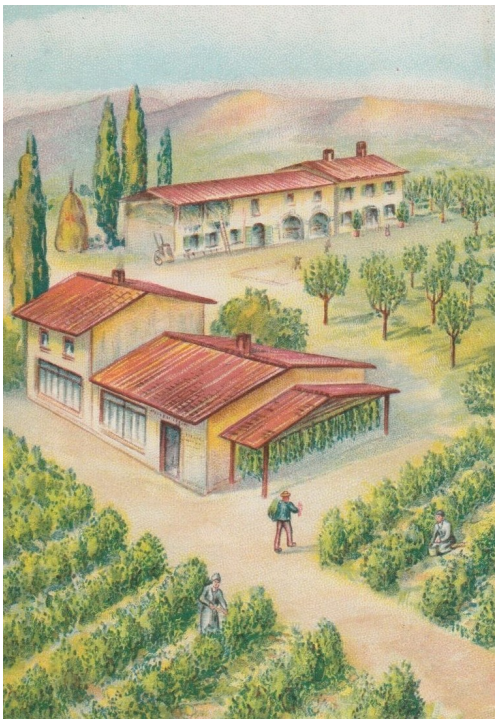
Pour que les cocons puissent être dévidés il est nécessaire qu'ils soient récoltés avant que la chrysalide ne devienne papillon qui

déchire le cocon pour s'en extirper. Les cocons sont placés dans des appareils appelés étouffoirs séchoirs dans lesquels la chrysalide est étouffée à l'air chaud. Il faut compter approximativement six kilos de cocons pour obtenir un kilo de soie grège. La soie grège est le premier fil obtenu en dévidant le cocon. Il est rêche à cause du grès, substance secrétée par le ver à soie, et trop fragile pour être utilisé au tissage. Autrefois on



utilisait une bassine à six ou huit bouts dans laquelle l'eau était portée à 85° pour ramollir le grès des cocons. L'ouvrière surveillait la formation du fil de soie de quatre, cinq ou six bouts suivant la grosseur. Seule sa vigilance et son habileté faisait la régularité du fil. Les baves sont ensuite réunies suivant le titre désiré en 4, 5, 6, 7 bouts. Le fil ainsi formé reçoit

une légère torsion qui facilite l'agrégation des baves et va ensuite s'enrouler sur un dévidoir qui assure une présentation en flottes (c'est le nom donné aux écheveaux de soie). L'éducation du ver à soie, et donc la fabrication du premier fil grège se faisait autrefois dans de nombreux pays. En France le lieu d'exercice de cette activité s'appelait « magnanerie ». On



trouvait les magnaneries principalement dans les Cévennes et l'Ardèche. Aujourd'hui la production de soie grège se fait principalement en Chine, en Inde, au Japon et au Brésil. Cette soie grège est importée en Europe dans des unités de production appelées « moulinages ».

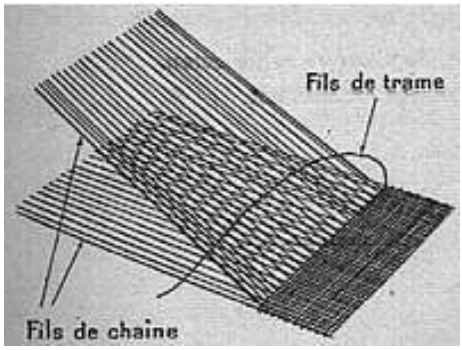
LE MOULINAGE DE LA SOIE

Il consiste à assembler plusieurs fils de soie grège en leur donnant une torsion, une grosseur, un aspect et un toucher spécifiques en fonction de leur destination. Plus le fil est tordu, plus il est solide mais moins il est brillant. L'organsin, la trame, le cordonnet, le crêpe, la grenadine, sont les fils de soie les plus connus. Ainsi moulinés ils sont propres à être utilisés au tissage pour confectionner une grande variété d'étoffes. Il existe aussi deux autres fils dont la composition chimique est

de la soie mais qui sont filés comme la laine ou le coton à partir de déchets de soie (bourre récupérée sous les métiers à tisser, cocons abimés, déchets divers). Ce sont la schappe de soie, de bonne qualité mais qui s'apparente plus à un coton mercerisé qu'à un fil de soie, et la bourrette de soie qui est un fil très médiocre ne méritant en rien l'appellation de soie. On trouve enfin le Tussah qui est une belle soie sauvage dont les cocons sont récoltés dans la nature, produits par un ver à soie d'une autre espèce appelée Antherea.

LE TISSAGE DE LA SOIE

Voilà des milliers d'années que le tissage existe sans avoir beaucoup changé. C'est l'opération qui consiste à fabriquer un



tissu à l'aide d'un métier à tisser en entrecroisant des fils de chaîne avec des fils de trame. Les techniques, les outils et les spécialités

fabriquées ont varié selon les régions et les époques. Sous l'impulsion de Louis XI en 1466 puis François Ier en 1531, Lyon s'est imposée comme capitale de la soie, titre qu'elle conservera durant près de quatre siècles avant de sombrer définitivement dans le néant. En 1835, à son apogée, la soierie lyonnaise ne comptait pas moins de trente mille métiers Jacquard qui

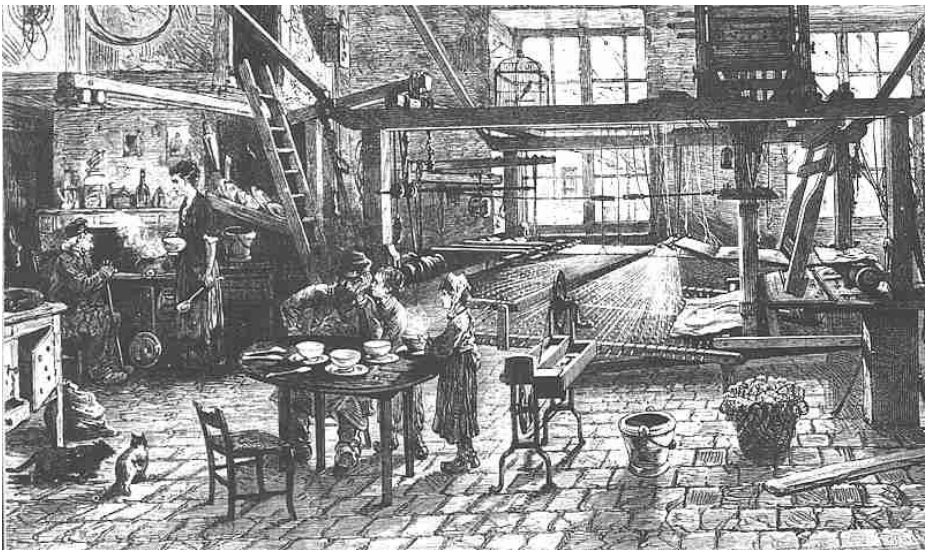
battaient au rythme du cœur de la ville laborieuse.

A Lyon les tisseurs sont des hommes, les femmes étant employées aux travaux annexes, la confection des canettes, le

tordage des chaînes de soie, travaux pénibles et fastidieux s'il en fût. La condition féminine n'est alors guère attrayante. En 1830 la soierie accapare la quasi-totalité d'une population de

presque cent cinquante mille habitants. Le tisseur est nommé « canut ». Ouvrier salarié ou chef d'atelier indépendant son sort n'est guère enviable et il est soumis à l'exploitation de huit cents fabricants qui ne fabriquent rien du tout et se contentent d'acheter la soie, de la faire tisser et de la vendre sans aucune prise de risque. Le fabricant est un hypocrite qui poursuit de ses assiduités la femme du chef d'atelier qui vient prendre la soie ou rapporter les rouleaux d'étoffe tissée. Car ce baron de l'industrie n'hésite pas à user de son pouvoir pour écraser toutes les réticences. Huit mille chefs d'atelier qui possèdent les métiers se disputent l'ouvrage distribué par le fabricant, leur

concurrence tirant le prix de façon vers le bas. Au bas de l'échelle, trente ou quarante mille compagnons. L'ouvrier n'a que ses bras à louer. Semblable au juif de la légende, il doit errer d'un atelier à l'autre sans pouvoir jamais se fixer en un lieu. Il n'est jamais sûr que du travail qu'il exécute, de la pièce d'étoffe qu'il confectionne. Une fois ce travail livré le chef d'atelier est dégagé envers lui et il est obligé de chercher ailleurs à occuper ses bras désormais inutiles.



L'année 1831 reste une année exemplaire dans l'histoire de la soierie lyonnaise, certes, mais aussi dans l'histoire sociale du monde occidental. C'est dans la capitale de la soie que s'ouvre l'ère des grandes luttes ouvrières du XIXe siècle. Pour maintenir la Fabrique dans la prospérité, les fabricants n'hésitent pas à cantonner les canuts de Lyon dans leur misère ancestrale. Il paraît évident qu'un conflit social devait éclater tôt ou tard.

Pour chanter Veni Creator

Il faut une chasuble d'or

Pour chanter Veni Creator

Il faut une chasuble d'or

Nous en tissons pour vous, grands de l'église

Et nous, pauvres canuts, n'avons pas de chemise.

C'est nous les canuts

Nous sommes tout nus

Pour gouverner, il faut avoir

Manteaux ou rubans en sautoir

Pour gouverner, il faut avoir

Manteaux ou rubans en sautoir

Nous en tissons pour vous grands de la terre

Et nous, pauvres canuts, sans drap on nous enterre.

C'est nous les canuts

Nous sommes tout nus.

Mais notre règne arrivera

Quand votre règne finira :

Mais notre règne arrivera

Quand votre règne finira :

Nous tisserons le linceul du vieux monde,

Car on entend déjà la tempête qui gronde.

C'est nous les canuts

Nous sommes tout nus.

En 1831, jamais le canut n'avait eu une condition plus misérable et un labeur plus mal rétribué. Dès l'aube jusqu'à tard dans la nuit, le canut est assis de guingois devant le métier. Une

de ses jambes prend appui sur le sol, l'autre actionne une pédale de bois qui soulève en temps voulu les fils de chaîne. De la main droite il lance la navette, de la gauche il meut le battant qui serre la trame et frappe régulièrement le rouleau de tissu contre lequel s'appuie le ventre de l'ouvrier ». Dix-huit heures de labeur dans cette position incommode sont épuisantes. L'attention ne doit pas se relâcher, la vue se fatigue vite, surtout pendant les heures de nuit où la seule lumière provient du fumeux chelu, lampe à huile suspendue au métier. Pendant dix-huit heures, enfin, le canut reçoit dans l'estomac le contrecoup du battant qui heurte le rouleau de tissu et ces

chocs répétés contrarient sa digestion. Il n'est pas rare de représenter le canut comme un homme pâle, aux traits tirés, aux chairs molles, souvent difforme. Michelet écrit à leur sujet : « Physiquement, c'était une des races les plus chétives de l'Europe ». Tentant d'arracher un nouveau tarif plus décent

auprès de préfet Bouvier-Dumolart, ils obtinrent gain de cause et du quartier Saint-Jean à la Croix-Rousse le cri de joie se répandit comme une trainée de poudre : « On a le tarif, on a le tarif ! ». Mais la plupart des fabricants ne se sentirent pas engagés par la signature de leurs délégués. Après séquestration du général de la garde nationale, la grève tourna en insurrection armée vite réprimée par les forces armées. Le Tarif déclaré nul et non avenu sonna le glas de l'espoir immense qu'une fois encore les tisseurs avaient de parvenir à édifier une société plus juste et

d'exiger une vie plus décente. Le sang avait coulé, l'amertume était dans les cœurs. Il ne restait plus qu'à tirer les leçons d'une défaite. Et pourtant, conscients de cette défaite, les tisseurs lyonnais gardaient ancré au fond d'eux-mêmes l'espoir qu'un jour viendrait, porteur de cette justice et de cette décence :

Ah ! Feuilletez l'histoire, et dans les premiers temps
Cherchez-y pour vous des leçons salutaires.
Quand ces hommes obscurs qu'on nomme prolétaires
Viennent à découvrir que des infimes rangs
Ils peuvent se hisser à la taille des grands,
Que le pain appartient aux bouches affamées,
Alors, malheur à tous ! Même si les armées
Sous leur artillerie écrasent les mutins,
Leur chute annonce encore des désastres certains. »

Tel est l'hommage rendu aux canuts de Lyon par Auguste Barthélémy.